

BIEN DES ENFANTS de Mazines-en-Condroz auraient donné n'importe quoi pour être, rien qu'un jour, à la place de Clémence Houdron – toujours bien habillée, toujours servie, toujours nommée *Mademoiselle* et regardée de tous avec déférence. Mais s'ils avaient su, ces enfants-là, que la fille du notaire, toute fière et coquette qu'elle pût être, avec son teint de rose, ses yeux noisette et ses longs cheveux châtain clair qui lui descendaient jusqu'au milieu du dos..., que cette vraie princesse, en son for intérieur, les enviait – eux tous ! – encore bien davantage!...

En effet, Clémence s'ennuyait ferme, en recluse qu'elle était dans le parc entourant la maison et l'étude. Bien des fois, elle avait supplié ses parents de la laisser sortir pour prendre part aux jeux des enfants de son âge, mais toujours la réponse avait été la même : il n'était pas question qu'une demoiselle de son rang s'en aille ainsi courir avec la marmaille. Pardi ! C'était déjà bien assez, pour elle, de devoir côtoyer, à l'école des sœurs, certaines luronnes au langage douteux et aux manières qui ne l'étaient pas moins ! Et que dire, alors, des garçons qu'elle ne manquerait pas de rencontrer, si jamais elle sortait !

C'était bien pour tout cela, d'ailleurs, que le notaire et son épouse avaient déjà songé, plus d'une fois, à envoyer leur fille en ville. Ne l'avaient-ils pas fait, il n'y a guère, pour leur fils aîné, entré chez les jésuites avant même la fin de son école primaire afin d'y accomplir une année préparatoire à ses humanités ? Philippe était à présent à l'université, en deuxième année de droit, et son objectif n'était autre que de prendre un jour la suite de son père. Mais Clémence, elle, était une fille – ce n'était pas pareil ! – et puis c'était la « petite chérie », née huit ans après son frère, alors qu'on ne l'espérait plus.

— Il sera bien temps de nous en séparer l'année prochaine, avait encore dit la mère à la rentrée d'octobre. Là, nous y serons bien obligés.

En attendant, Elvire, la bonne, accompagnait toujours Clémence sur le chemin de l'école, à l'aller comme au retour, comme si, à onze ans, elle eût été incapable d'y aller seule !

On lui avait offert, pour la consoler, quantité de poupées, de livres d'images et de jouets coûteux, comme ce grand tricycle aux roues cerclées de caoutchouc qui lui permettait d'aller et venir à toute vitesse, sur la terrasse, et Madame Serwy, qui était à la fois femme de chambre et couturière, lui avait même confectionné une robe de princesse, toute en paillettes et galons dorés..., mais il n'y avait rien à faire : quoi que Clémence entreprît pour se distraire, quoi qu'elle tentât pour s'inventer des mondes peuplés de dragons et de preux chevaliers, toujours ses pas la ramenaient vers la sombre haie de taxus

qui, longeant la place du village sur une bonne centaine de mètres, marquait on ne peut mieux la frontière entre son univers à elle et celui du commun des mortels.

Il y avait, à un certain endroit, une mince trouée par laquelle la captive pouvait épier le monde – ou, du moins, tenter de le faire, car le champ visuel que lui offrait un tel poste d’observation était forcément bien étroit. Mais cet inconvénient, quoi qu’il en fût, n’aurait jamais pu la défaire de ce magnétisme qu’exerçaient sur elle les faits et gestes de la « vraie vie ».

Il faut dire qu’un rien suffisait à la divertir : le passage sous ses yeux d’une ménagère, en route, avec ses seaux, vers la borne-fontaine..., celui – tonitruant – de Zéphirin, le nigaud du village..., le galop d’une bande de gamins, filant vers quelque repaire, les poches gonflées du butin de leur maraude... ou encore le défilé des attelages de toutes sortes, dont les chevaux, dans leur effort tranquille, lui semblaient toujours si braves !

Bien sûr, elle ne voyait pas tout – on l’a dit –, mais elle imaginait ce qu’elle n’arrivait pas à voir, rien qu’à en ouïr les échos. Tantôt c’était le simple roulement d’un tonneau vide, sur le pavé d’un trottoir..., tantôt les éclats d’une dispute de voisinage..., tantôt le juron d’un charretier..., un aboiement..., la chanson du marteau sur l’enclume, à la forge Macloux... Mais c’étaient aussi quelquefois – ô douleur ! – les cris et les rires de tous ces enfants dont elle aurait tant voulu partager les ébats !

— Un, deux, trois pour Félix ! faisait la voix de Léonie Dufer, reconnaissable entre toutes.

Et Clémence la voyait bien, l'effrontée rouquine, tirant la langue au garçon qu'elle venait de battre à la course!

À d'autres moments c'était une chanson, une comptine qui lui disait que les filles étaient restées entre elles pour une partie de marelle ou de saut à la corde – ces mêmes filles qui, les jours d'école, ne la tenaient jamais à l'écart lors des récréations. Elle aussi savait sauter à cloche-pied et pousser son caillou sur les cases de la marelle; elle aussi savait chanter *Le Palais royal est un beau quartier*, tandis que la corde sifflait dans l'air ainsi qu'une lanière de fouet!

Oui, c'était plus que difficile, pour la petite *demoiselle Houdron*, d'assumer sa différence! Et l'épreuve tournait carrément au supplice lorsque le hasard de leurs jeux amenait jusqu'à deux pas de sa meurtrière – pratiquement sous son nez! – tous ces enfants du peuple dont elle enviait tant l'indépendance. Alors, comme rappelée par un puissant ressort, Clémence reculait de deux pas, la tête dans les épaules. Car – bien entendu! – il ne fallait en aucun cas que les autres l'aperçoivent et finissent par se douter du manque qui béait en elle! Dans ces instants-là – c'est tout dire! – elle en venait même à bénir l'épaisseur de cette fichue haie qu'elle avait tant de fois rêvé d'abattre ou d'empoisonner pied par pied.

Parfois, aussi, c'était Blanchou, le chat de la maison, qui venait se couler là, entre ses jambes. Lui aussi aimait à se tenir bien au sombre, dans les taxus, avant que de bondir sur quelque musaraigne ou quelque

passereau... et de s'en amuser en dépit des protestations de sa jeune maîtresse. Pour lui, la haie n'était pas un obstacle – oh ! que non ! Ce n'était que le rideau d'un théâtre insolite dont il pouvait décider à tout moment quel serait le côté scène. Et de le voir ainsi aller et venir, libre comme l'air – plus libre, encore, que les enfants de la place ! – ne faisait qu'entretenir au cœur de la gamine une animosité qui ajoutait encore à son ressentiment.

— Va-t'en, Blanchou ! fulminait-elle. Va-t'en, vilain chat !

Et si, d'aventure, l'animal s'en revenait, claudicant et l'oreille basse, de quelque dérouillée que venait de lui infliger un rival amoureux, Clémence ne pouvait s'empêcher de conclure que c'était « bien fait pour lui ».

Quelqu'un qui partageait amplement cette antipathie, c'était Cyprien, le jardinier. On l'entendait souvent pester contre « cette sale bête » qui avait encore dérangé ses semis, et il était arrivé plus d'une fois que le Blanchou n'échappe que de justesse au fer de sa bêche ou de son râteau. Était-ce pour cela que Clémence le considérait comme un allié ? Pour cela... ou pour cette façon bienveillante qu'il avait de lui adresser la parole en toute occasion.

— Aha ! faisait-il, l'œil rieur, lorsqu'il la surprenait en flagrant délit d'espionnage. Je vois que Mademoiselle est encore à son poste !

Mais si ce terme d'*allié* n'avait, en soi, rien d'excessif, son usage n'en induisait pas moins l'idée qu'il pût y avoir, dans la maison, des personnes bien moins

aimables vis-à-vis de Clémence – voire des ennemis. Or tel n'était pas le cas.

À ses parents, elle pouvait certes reprocher de l'aimer *trop* – et donc, de la « surprotéger » ; toutefois, cette sorte d'idolâtrie dont elle faisait l'objet n'était pas toujours pour lui déplaire. En fait, cela dépendait du moment.

Lorsque, par exemple, la pluie l'obligeait à rester à l'intérieur, elle n'était pas fâchée que sa maman vienne l'embrasser tandis qu'elle habillait ses poupées ou qu'elle regardait ses livres d'images, bien au chaud sur le moelleux tapis du salon ; pas fâchée, non plus, que son père l'appelle « mon trésor » et qu'il s'émerveille, à tout propos, de ses progrès ou de ses moindres réactions.

Le problème, seulement, avec les grandes personnes, c'est qu'elles étaient éternellement occupées : le père à son étude (ou sur les routes, pour quelque vente)..., la mère prenant le café avec ses amies entre deux essayages avec Madame Serwy..., Cyprien aux quatre coins du parc..., la bonne toujours à se plaindre de n'avoir pas quatre mains..., enfin Monsieur Fiche, le vieux clerc – qui, lui, restait muré en l'étude à longueur de journée... et, donc, ne comptait pas.

Ah ! Si seulement Philippe était encore là ! Lui, en son temps, n'avait pas son pareil pour amuser Clémence, passant allègrement du rôle de loup-garou à celui de grand chef indien ou de cheval sauvage, l'emmenant sur son dos à travers toutes les pièces de la maison, s'attelant à son traîneau, l'hiver, pour filer tout au long des allées de la propriété ! Mais le grand frère, aujourd'hui, était trop occupé par ses études ; il ne

rentrait plus qu'une fois ou deux par mois... et Clémence, d'ailleurs, n'avait plus vraiment l'âge de sauter sur ses genoux.

Plus personne, cet hiver, ne serait là pour haler le traîneau dans les allées du parc au relief inexistant. Plus personne ne serait là pour insuffler un peu de vie à la grande maison, et Clémence en serait réduite, ainsi qu'elle l'avait déjà fait si souvent, à passer de longues heures toute seule au salon... ou encore à la fenêtre de sa chambre d'où elle pourrait jouir, les arbres étant dépouillés de leurs feuilles, d'une vue panoramique sur la place et ses abords. Mais c'était se moquer que de parler de jouissance.

De deux choses l'une, en effet, à pareille saison : ou bien la bise et le froid décourageaient tout un chacun de mettre le nez dehors, et il n'y avait de spectacle que celui d'un décor vide et morne... ou bien c'était une belle neige, une belle neige de calendrier des Postes qui s'en était venue molletonner la place, et le supplice de Clémence gagnait encore en cruauté.

Car il ne fallait jamais bien longtemps, alors, pour que garçons et filles viennent se rouler dans cette belle neige-là et qu'ils s'en façonnent de quoi se canarder avec des rires tellement sonores que Clémence parvenait encore à les entendre ; ensuite – ultime raffinement de la torture ! – ils s'en allaient, tirant leurs traîneaux, vers la prairie pentue à souhait du père Lescrenier.

C'était donc avec appréhension que Clémence voyait s'approcher l'hiver de cette année 1889. Tout lui

paraissait couru d'avance et son humeur était bien à l'image de ces longs soirs de brume qui enrhumaiement déjà le pays tout entier.

Elle ne pouvait savoir que l'hiver de cette année-là...